



CLASSIQUES
GARNIER

Édition de COGNY (Pierre), « Sommaire biographique », *Pierre et Jean*, MAUPASSANT (Guy de), p. LXXXIII-XCVIII

DOI : [10.15122/isbn.978-2-8124-1852-5.p.0089](https://doi.org/10.15122/isbn.978-2-8124-1852-5.p.0089)

La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.

© 2014. Classiques Garnier, Paris.
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.
Tous droits réservés pour tous les pays.

SOMMAIRE BIOGRAPHIQUE

- 1821.** — *Le 28 novembre naît à Bernay, dans l'Eure, Gustave de Maupassant, père de Guy. Il se trouve donc avoir des attaches normandes, bien que la famille soit originaire de l'Est.*
- 1846.** — *Gustave épouse Laure Le Poittevin (née le 18 septembre 1821), de vieille souche normande et dont la famille était de très longue date liée avec les Flaubert, ce qui explique les liens étroits entre l'auteur de Madame Bovary et celui de Boule de suif.*
- 1850.** — *5 août : Guy de Maupassant naît au château de Miromesnil (Seine-Maritime). Nous acceptons ce lieu, bien qu'il ait été controversé, parce qu'il a rallié la majorité des critiques (voir notre Introduction, page 11 et suivantes).*
- 1851.** — *Baptême de Guy.*
- 1854.** — *Les Maupassant s'installent au château de Grainville-Ymauville, canton de Goderville, arrondissement du Havre. Ces noms reviendront dans les contes paysans de Maupassant (on se souvient entre autres de La Ficelle) et le château devait servir de cadre à Une Vie.*
- 1856.** — *En avril, naît le second fils Maupassant, Hervé, et, déjà, le ménage commence à mal marcher. Gustave, type du bel homme, nous n'osons dire du « Bel Ami », est volage et Laure n'entend pas qu'on lui manque.*

1858-1863. — *Gustave et Laure de Maupassant se sont séparés à l'amiable, et la mère a les enfants en garde. Elle les emmène dans sa propriété d'Étretat, Les Verguies. Selon certains biographes récents, comme A.-M. Schmidt, Guy aurait été, pour l'année scolaire 1859-1860, au lycée Napoléon, à Paris, ce qui est en contradiction avec cette lettre de M. Balestre à Adolphe Brisson, du 27 août 1901 : « Jusqu'à l'âge de treize ans, Guy a été uniquement élevé par sa mère. Il n'a jamais eu de gouvernante », (cité par Lumbroso, Souvenirs sur Maupassant, page 141, note 1).*

Ce qui est sûr, c'est qu'il puisa à Étretat, en ces années d'enfance, la matière de nombreux contes. Avec sa mère, il fait beaucoup de longues promenades, mais il se lie également avec des enfants de paysans et de pêcheurs. Il lit Macbeth et Le Songe d'une nuit d'été, qu'il aimait particulièrement et où il trouva peut-être le germe de ses rêveries fantastiques. Cependant, pour se dégrossir quelque peu, il prend des leçons avec l'abbé Aubourg, vicaire d'Étretat.

1863. — *Guy entre, pour la classe de 6^e, au séminaire d'Yvetot, d'où il tente de s'enfuir à diverses reprises. D'âme très peu religieuse, il étouffait dans cette atmosphère et il devait déclarer à un de ses amis, Hugues Le Roux :*

« Si loin que je me souviene, je ne me rappelle pas avoir jamais été docile sur ce chapitre. Tout petit, les rites de la religion, la forme des cérémonies me blessaient. Je n'en voyais que le ridicule. » (H. Leroux, *Portraits de cire*, cité par Maynial, p. 41.)

1864. — *Pendant les vacances, Guy porte secours au poète anglais Swinburne, qui était en train de se noyer. Swinburne, pour le remercier, l'invite chez un autre Anglais. Guy remarque, pendue au mur, une main d'écorché, qui*

l'impressionne au point qu'elle lui inspirera plusieurs pages : L'Anglais d'Étretat (le Gaulois du 29 novembre 1882), son premier conte, La Main d'écorché (L'Almanach lorrain de Pont-à-Mousson, 1875) et un second conte, La Main, (dans Les Contes du Jour et de la Nuit.)

1867. — *Mis à la porte du séminaire pour écrits irrespectueux sur ses professeurs, il termine sa classe de seconde chez sa mère et entre, en octobre, au lycée de Rouen. Il a pour correspondant Louis Bouilhet, auteur de Melaenis et poète apprécié, qui le conduit chez Flaubert à Croisset (Voir Le Roman, page 18.)*

1869. — *18 juillet : mort de Louis Bouilhet. Maupassant est frappé par cette disparition, car il n'oublie pas ce qu'il doit à son vieil ami.*

27 juillet. Maupassant est reçu bachelier à la faculté de Caen. De son année de philosophie, il a surtout retenu Schopenhauer, dont le pessimisme l'a profondément marqué. (Voir le conte Auprès d'un mort.)

En novembre, il part pour Paris commencer ses études de droit.

1870. — *A la déclaration de guerre, il est mobilisé et il fait un excellent soldat. Mais l'avance prussienne est foudroyante et ses lettres à sa mère sont de véritables bulletins de défaite; cependant, toujours et jusqu'au bout, il espère en une victoire finale. Quand il sera libéré, en 1871, il aura la tête remplie de souvenirs et d'images qui formeront la trame de quelques-uns de ses meilleurs contes. Boule de suif est de cette veine.*

1872. — *7 janvier. Maupassant adresse à l'amiral Pothuau une demande pour entrer au ministère de la Marine et des Colonies. On lui répond le 16 janvier qu'il n'y a pas de poste vacant.*

Le 20 février, il renouvelle sa demande et, le 20 mars, le contre-amiral Krantz, chef d'état-major, informe l'amiral Saisset, protecteur de Maupassant, que le jeune homme pourra entrer à titre provisoire, et sans percevoir de salaire, dans l'administration centrale.

Le 17 octobre, Maupassant est nommé — toujours à titre gratuit — surnuméraire à la Direction des Colonies.

Il commence alors ses parties de canotage sur la Seine, qui se prolongeront jusqu'en 1880, et qui lui fourniront les thèmes de maints récits.

1873. — *1^{er} février : Maupassant est appointé et commence officiellement sa carrière de fonctionnaire. Il s'ennuie ferme dans ce milieu de médiocres, mais il poursuit ses observations sur le vif et les pages de ses carnets de croquis s'augmentent chaque jour de figures nouvelles. De ces observations sans optimisme naîtront les contes consacrés au monde falot des employés et les Dimanches d'un bourgeois de Paris, qui commencèrent à paraître au Gaulois à partir du 31 mai 1880.*

1874. — *Chez Flaubert, qui passait alors ses hivers à Paris, Maupassant est mis en relations avec les écrivains en vue et ceux qui ont l'ambition de percer. Il rencontre ainsi Tourguéniev, Alphonse Daudet, Zola, Edmond de Goncourt, Hérédia, Huysmans, Catulle Mendès, Émile Bergerat, et les futurs « petits naturalistes », comme Paul Alexis ou Henri Céard. C'est à cette époque qu'il fréquente le salon de Zola où il peut voir, outre les amis de Flaubert, Cézanne, Duranty, Taine, Renan, Maxime Du Camp et Maurice Sand. Il n'a pas atteint ses vingt-cinq ans que, déjà, avant même d'avoir publié une seule ligne, il est mêlé au « Tout-Paris » littéraire.*

1875. — *Il fait ses premières tentatives discrètes, et semble davantage tenté par le théâtre. Il écrit La Trahison de la*

comtesse de Rhune, *drame historique en vers, qui ne devait être publié qu'en 1927, dans le Destin tragique de Guy de Maupassant de Pierre Borel, aux Éditions de France.*

Le 19 avril, c'est la représentation confidentielle, dans un cercle fermé d'amis, d'une farce croustillante et réputée impubliable, A la feuille de rose, maison Turque.

Il signe du pseudonyme de J. Prunier le conte La Main d'écorché donné à l'Almanach lorrain de Pont-à-Mousson. Son maître Flaubert ne lui a pas encore accordé l'imprimatur.

1876. — 28 août : *Maupassant fait part à Flaubert d'inquiétudes concernant sa santé et le bon mentor lui répond : « Vous ne m'avez pas l'air bien malade décidément. » Mais il avait commencé sa lettre par une mise en garde ; « Je vous engage à vous modérer, dans l'intérêt de la littérature. » C'était une allusion aux abus auxquels son protégé commençait à se livrer et qui devaient abrégér ses jours. En octobre, il séjourne à Antibes, attiré par une côte qui ne cessera jamais de le séduire.*

Sa production est encore très restreinte. Il a achevé une pièce en un acte et en vers, Une répétition, dont il confie, à mots couverts, l'échec à son ami Pinchon :

« Quant à moi, je ne m'occupe pas de théâtre en ce moment. Décidément, les directeurs ne valent pas la peine qu'on travaille pour eux ! Ils trouvent, il est vrai, nos pièces charmantes, mais ils ne les jouent pas, et pour moi, j'aimerais mieux qu'ils les trouvassent mauvaises, et qu'ils les fissent représenter. »
(Cité par R. Dumesnil, *G. de Maupassant*, A. Colin, 1933, p. 97.)

20 mars : sous la signature de Guy de Valmont, il publie dans la République des Lettres de Catulle Mendès le

poème Au bord de l'eau qui lui vaudra, quelques années plus tard, sous un autre titre, de sérieux ennuis.

1877. — 16 avril : au restaurant Trapp, à l'angle du passage du Havre et de la rue Saint-Lazare, c'est la réception de Gustave Flaubert, Edmond de Goncourt et Émile Zola par leurs disciples Alexis, Céard, Hennique, Huysmans, Maupassant et Mirbeau, repas qui fait date dans l'histoire des Lettres, puisque c'est l'acte de naissance officiel du Naturalisme.

Mai : deuxième représentation d'A la feuille de rose, dans l'atelier de Becker, 26, rue de Fleurus. La princesse Mathilde aurait honoré cette manifestation de sa présence.

Août : Maupassant fait une saison aux eaux de Louèche, dans le Valais.

1878. — 18 décembre : Maupassant, qui s'ennuie décidément trop au ministère de la Marine, parvient à passer au ministère de l'Instruction publique, grâce aux sollicitations pressantes de Flaubert auprès du ministre, son ami Agénor Bardoux.

Guy déménage pour aller de la rue Moncey au 19 de la rue Clauzel, maison pittoresque où ses aimables et légères co-locataires viennent parfois l'aider à passer le temps. Il s'agissait en effet d'une maison de rendez-vous.

Il continue à se plaindre de sa santé.

1879. — Il ne se plaît guère plus à l'Instruction publique qu'à la Marine, bien qu'il soit en bons termes avec son chef de bureau, Xavier Charmes. Il met à profit sa situation au ministère pour essayer d'obtenir à Flaubert une pension, ainsi qu'il le lui écrit le 24 avril :

« Il y a 500 hommes de lettres qui reçoivent une pension. Dans ce nombre, il y en a beaucoup qui n'en ont nullement besoin et qui gagnent ou possè-

dent de 8 000 à 10 000 francs par an. Pour vous, c'est une affaire décidée, ainsi que pour Leconte de Lisle qui avait 1 600 francs et à qui on va donner 2 000 francs. Charmes me l'a formellement annoncé, mais, naturellement, ce ne sera fait que lorsque le travail d'ensemble sera terminé. »

Septembre : Flaubert, dans une lettre à sa nièce Caroline, lui annonce que Maupassant est en train de faire un voyage en Bretagne.

Il reçoit les Palmes académiques — la seule décoration qu'il aura jamais — mais il ne les portera qu'une fois.

28 octobre : Publication d'un article, Gustave Flaubert, dans La République des Lettres.

En décembre, dans la Revue Moderne et Naturaliste, il redonne, sous le titre d'Une fille, le poème donné en 1876 à la République des Lettres, sous le titre Au bord de l'eau. Le parquet d'Étampes s'émeut et l'invite à comparaître. Flaubert, qui n'a pas oublié le procès de Madame Bovary, intervient et le conseille.

De 1880 à 1890, si l'on en croit Édouard Maynial, la vie et l'œuvre se confondent :

« (...) l'histoire de sa vie, entre 1880 et 1890, n'est (...) que l'histoire même de son œuvre. Ces dix années pendant lesquelles Maupassant publia six romans, seize volumes de nouvelles, trois livres d'impressions de voyages, et de nombreux articles de journaux non réimprimés dans ses œuvres complètes, ne comportent guère d'autres événements importants que la préparation ou la publication d'un volume nouveau. Pendant huit ans, il ne produisit pas moins de trois livres par an, quelquefois même davantage, quatre en 1884, cinq en 1885. »

1880. — *Le 14 février, Maupassant se rend à Étampes, convoqué par le juge d'instruction et, le 26, le procureur général écrit au procureur de la République pour l'inviter à requérir une ordonnance de non-lieu.*

28 mars. A Croisset, le jeune écrivain aide son vieux maître à recevoir Edmond de Goncourt, Émile Zola et Gustave Charpentier. Ce devait être la dernière rencontre, car le 8 mai, Flaubert meurt subitement.

Maupassant, qui commence à gagner sa vie avec sa plume, se fait mettre en disponibilité. Sa santé l'inquiétait de plus en plus et, quelques semaines avant sa mort, Flaubert lui demandait de se faire examiner par son médecin, « Fortin — simple officier de santé qu'(il) considère comme très fort. »

Juin : un voyage en Corse lui permet de publier, le 12 octobre, dans Le Gaulois, Bandits corses.

L'année est marquée par la sortie de ses deux premières œuvres d'une certaine dimension : Boule de suif, le 16 avril, dans le recueil Les Soirées de Médan, auquel ont collaboré Zola, Huysmans, Céard, Hennique et Alexis, et, le 25 avril, Des Vers.

1881. — *Maupassant déménage de la rue Clauzel pour s'installer 83, rue Dulong, aux Batignolles.*

En juillet, envoyé spécial du Gaulois, il va en Algérie où il rencontre, à l'automne, Jules Lemaitre, qui devait reconnaître plus tard, dans Les Contemporains, qu'il n'avait eu qu'une impression assez médiocre de son jeune visiteur, et qu'il lui avait semblé peu original.

En mai, il publie La Maison Tellier (Havard).

1882. — *Mai : publication de Mademoiselle Fifi (chez Kistemaeckers, à Bruxelles). Pendant l'été, il visite la Bretagne, en suivant l'itinéraire de Flaubert et de Maxime Du Camp dans Par les champs et par les grèves.*

Il a laissé dans En Bretagne le souvenir de ces jours errants, qu'il ne devait jamais oublier :

« Coucher dans les granges quand on ne rencontre point d'auberges, manger du pain et boire de l'eau quand les vivres sont introuvables, et ne craindre ni la pluie, ni les distances, ni les longues heures de marche régulière, voilà ce qu'il faut pour parcourir et pénétrer un pays jusqu'au cœur, pour découvrir, tout près des villes où passent les touristes, mille choses qu'on ne soupçonnait pas. »

1883. — *C'est cette année-là qu'il aurait consulté un ophtalmologiste, le Dr Landolt, si du moins les souvenirs de ce praticien étaient précis, quand il écrivait à Albert Lumbroso, le 29 octobre 1903 :*

« Ce mal, en apparence insignifiant (dilatation d'une pupille), me fit prévoir cependant, à cause des troubles fonctionnels qui l'accompagnaient, la fin lamentable qui attendait fatalement (dix ans plus tard) le jeune et autrefois si vigoureux et vaillant écrivain » (cité par Lumbroso, p. 581).

En mars, publication d'une étude sur Émile Zola, (Quantin, Les Célébrités Contemporaines).

En avril, c'est la publication de son premier roman, Une Vie (Havard) et, en juin, du troisième recueil de contes, les Contes de la Bécasse (Roweyre et Blond).

1884. — *Maupassant quitte la rue Dulong pour la rue Montchanin, au rez-de-chaussée d'un hôtel particulier que son cousin Louis Le Poittevin avait fait construire. C'est l'indice de la promotion sociale qui s'amorce.*

Outre une Étude sur Gustave Flaubert qui sert de préface aux Lettres de Flaubert à George Sand, chez Charpentier, il publie, en janvier, Au Soleil (Havard)

et Clair de lune (E. Monnier), en avril, Miss Harriet (Havard) et, en juillet, Les Sœurs Rondoli (Ollendorff).

1885. — En avril, Maupassant fait un grand voyage en Italie. Il part avec le peintre Gerveix. Henri Amic, à qui l'on doit des souvenirs sur notre écrivain, les rejoint à Naples. Ensemble, ils se promènent à Savone, Gênes, le long de la Riviera ligure, à Venise, Pise et Florence. Ils font l'ascension du Vésuve et visitent le golfe de Naples, Sorrente, Capri, Amalfi, Salerne, Pæstum, Ischia, qu'un tremblement de terre venait de dévaster. En mai, Maupassant se rend en Sicile et s'attarde un peu à Palerme. Le cimetière des Capucins le remplit d'horreur et l'attire invinciblement.

En août, il fait une cure à Châtelguyon et, le 17 août, il écrit à Henri Amic :

« Je viens de faire d'admirables excursions en Auvergne, c'est vraiment un pays superbe et d'une impression bien particulière, que je vais essayer dans le roman que je commence (il s'agit de Mont-Oriol)».

Il revient pour faire six ouvertures de chasse en Normandie. En mai, il a publié *Bel Ami* (Havard).

Cette même année, il sortira *Yvette* (Havard) et, chez Marpon et Flammarion, *Toine et les Contes du Jour et de la Nuit*.

Il compose également une préface pour une réédition de *Manon Lescaut*.

1886. — Pendant l'été, il est invité en Angleterre, au château de Wadesden, chez le baron Ferdinand de Rothschild, puis part pour Londres, qu'il refuse de visiter, et pour Oxford, qu'il était de bon ton de connaître. Il n'eut aucun plaisir de ce voyage, ainsi qu'il ressort d'un article de Blanche Roosevelt dans le *Woman's World* publié en 1888-1889.

Publication de Monsieur Parent (Ollendorff) et de La Petite Roque (Havard).

1887. — *Maupassant séjourne dans sa villa d'Étretat, « La Guillette », où il compose, en septembre, l'Étude sur le Roman et une partie de Pierre et Jean. En dehors des heures où il travaille, — et qui sont les plus nombreuses, — il oublie le plus possible la littérature, ainsi que le rapporte un de ses confrères, Léopold Lacour, qui fréquenta cette année-là le romancier :*

« Je fus admis dans le petit cercle des privilégiés qui dînaient chez lui, à *La Guillette*, une ou deux fois par semaine. Les conversations, à ces dîners, étaient rarement *littéraires*; Maupassant n'aimait point à parler de son travail, de ses œuvres, et il ne parlait pas non plus volontiers des autres écrivains. Mais on *potinait* ferme. » (...)

L'année où je fis la connaissance de Maupassant est celle où le « souffle redoutable des sciences occultes » le toucha, car le *Horla* est de 1887; mais, cette nouvelle mise à part, il était encore, à cette époque, le Maupassant de la *Vénus rustique* et de *Bel Ami*. » (Lettre à Lumbroso, citée pp. 426-428.)

Publication de Mont-Oriol, en janvier, chez Havard et du Horla en mai, chez Ollendorff.

1888. — *Le 7 janvier, le Supplément littéraire du Figaro donne l'Étude sur le Roman, dans les conditions que l'on sait (voir notre Introduction p. XVI).*

Publication, en janvier, de Pierre et Jean, chez Ollendorff. La même année paraissent Sur l'eau, chez Marpon et Flammarion, et Le Rosier de Mme Husson, chez Quantin.

1888-1889. — *A bord de son yacht, le Bel-Ami, Maupassant retourne explorer les côtes de Gênes et de Naples et il voyage en Tunisie, à Sousse et à Kairouan.*

C'est en 1889 que se situerait l'hallucination rapportée par le Docteur Sollers dans Les Phénomènes d'autoscopie (1^{re} partie, p. 11, cité par Maynial, op. cit., p. 246) :

« Étant à sa table de travail dans son cabinet, il lui sembla entendre sa porte s'ouvrir. Son domestique avait ordre de ne jamais entrer pendant qu'il écrivait. Maupassant se retourna et ne fut pas peu surpris de voir entrer sa propre personne qui vint s'asseoir en face de lui, la tête dans la main, et se mit à dicter tout ce qu'il écrivait. Quand il eut fini et se leva, l'hallucination disparut. »

Ces phénomènes pourraient correspondre aux premiers symptômes de la paralysie générale. Son frère Hervé avait été atteint de folie la même année et c'est lui qui le conduisit à l'asile dans des circonstances particulièrement pénibles, qui ne purent manquer de le marquer profondément. Quand il quitta le dément, en effet, ce dernier se retourna vers lui en lui criant : « C'est toi qui es fou. »

Cependant, le rythme des publications se poursuit à une cadence normale : La Main gauche, en mai, chez Ollendorff, et un gros roman, Fort comme la mort.

1890. — *Maupassant va de plus en plus mal. Dans son Journal, le 23 novembre, Edmond de Goncourt est frappé de sa mauvaise mine :*

« Je suis frappé, ce matin, de la mauvaise mine de Maupassant, du décharnement de sa figure, de son teint briqueté, du caractère *marqué*, ainsi qu'on dit au théâtre, qu'a pris sa personne, et même de la fixité malade de son regard. Il ne me semble pas destiné à faire de vieux os. En passant sur la Seine, au moment d'arriver à Rouen, étendant la main vers le fleuve couvert de brouillard, il s'écrie : « C'est mon cano-

tage là dedans le matin, auquel je dois ce que j'ai aujourd'hui ! »

L'irritabilité s'accroît, et il fait un procès au propriétaire du nouvel appartement qu'il occupe, avenue Victor-Hugo, sous prétexte qu'il y a trop de bruit.

Publication de La Vie errante, en mars, chez Ollendorff, de l'Inutile Beauté, en avril, chez Havard, et de Notre Cœur, en juin, chez Ollendorff.

1891. — *En juin, il part pour Divonne prendre les eaux, et réclame impérativement la « douche de Charcot ». Mécontent des soins qu'il reçoit, et devenu d'une nervosité inquiétante, il va, sur les conseils de Taine, à Champel, dont il attend merveille, ainsi qu'il l'écrit à sa mère, dans une lettre du 27 juin :*

« J'allais me sauver je ne sais où, vers le soleil, très hésitant, quand je reçus une lettre de Taine me conseillant fort l'établissement rival de Divonne : Champel, à dix minutes de Genève. Il y fut guéri l'an dernier en 40 jours d'une maladie toute pareille à la mienne — impossibilité de lire, d'écrire, de tout travail de la mémoire. Il se crut perdu. Il fut guéri en 40 jours. Mais il revint cette année juste à temps. Le poète Dorchain y est en ce moment avec les mêmes accidents que moi. Il a retrouvé le sommeil, rien que ça. Parbleu, c'est tout, ça !

Cazalis [*le Dr Cazalis, connu en poésie sous le nom de Jean Labor*] m'a donné rendez-vous à Genève. Il m'a trouvé si bonne mine, l'air si fort, qu'il s'est écrié : « Vous êtes guéri. »

De son côté, Auguste Dorchain rapporte — avec une erreur de date évidente, puisqu'il situe les faits en 1892 — dans Quelques Normands, Annales politiques et littéraires, 3 juin 1900 :

« En août 1892 (*sic*), j'étais à Champel-les-Bains, près de Genève, pour demander aux eaux glacées de l'Arve et à l'air vivifiant des hauteurs la guérison d'une fatigue nerveuse, quand un jour on m'annonça la visite de Guy de Maupassant, que le docteur Cazalis amenait à l'établissement thermal.

— Je l'ai conduit ici, me dit à part l'ami commun, pour lui faire croire qu'il n'a comme vous, qu'un peu de neurasthénie, et pour que vous lui disiez que ce traitement vous a déjà soulagé et fortifié beaucoup. Hélas ! son mal n'est pas le vôtre, vous ne tarderez pas à le voir. »

En novembre et décembre, il engage des procès avec ses éditeurs, pour des faits sans importance. Dans son entourage, on n'hésite plus à parler de sa folie et Goncourt, qui n'a pas pardonné l'Étude sur le Roman, rapporte dans son Journal, le 9 décembre :

« Maupassant serait attaqué de la folie des grandeurs, il croirait qu'il a été nommé comte et exigerait qu'on l'appelât *Monsieur le Comte*. Popelin, prévenu qu'il y avait un commencement de bégayement chez Maupassant, ne remarquait pas ce bégayement à Saint-Gratien, cet été, mais était frappé du grossissement invraisemblable de ses récits. »

Quatre jours auparavant, le 5 décembre, Maupassant écrivait à son avoué, Me Jacob :

« Je suis tellement malade que j'ai bien peur d'être à la mort dans quelques jours par suite d'un traitement qu'on m'a fait suivre. »

A Noël, alors qu'il devait aller chez sa mère à Nice (il était alors à Cannes, au chalet de l'Isère), il est relancé

par deux amies parisiennes, vraisemblablement Marie Kann, inspiratrice de Notre Cœur, et sa sœur, Mme Albert Caben, et ils vont réveillonner tous les trois aux îles Sainte-Marguerite.

Musotte, drame en 3 actes, en collaboration avec Jacques Normand, est représenté au Gymnase le 4 mars et paraît chez Ollendorff.

1892. — *Maupassant dîne à Nice chez sa mère, à l'occasion du nouvel an. Au cours du repas, il est particulièrement excité, ce qui inquiète vivement son entourage. Malgré les supplications de sa mère, qui craint le pire, et voudrait le retenir près d'elle, il repart très tôt pour Cannes. Au cours de la nuit, il tente de se suicider.*

8 janvier : Maupassant entre à la clinique du Dr Blanche, à Passy, et il s'enfoncé chaque jour davantage dans cet atroce gâtisme qu'amène la paralysie générale. Néanmoins, il reconnaît les amis qui viennent encore lui rendre visite et il garde un certain temps son fidèle serviteur François. Très vite, les médecins qui le soignent, les Drs Blanche et Meuriot, se rendent compte qu'il n'y a plus qu'à attendre la mort.

1893. — *Maupassant s'éteint doucement le 6 juillet.*

Le 9, il est inhumé au cimetière Montparnasse à Paris, vingt-sixième section.

Le 6 mars, on avait représenté à la Comédie-Française La Paix du ménage, comédie en deux actes, que publie, le même mois, Ollendorff.

N.-B. Il nous paraît utile de signaler ici que la chronologie de Maupassant est particulièrement délicate à établir. Il y a en effet des contradictions entre les diverses dates proposées par ses meilleurs biographes. Nous avons choisi

xcviii *SOMMAIRE BIOGRAPHIQUE*

les hypothèses qui nous paraissaient les plus vraisemblables et avons corrigé les erreurs évidentes. Pour ce faire, nous avons consulté les sources les moins contestables, comme les correspondances et les articles des journaux de l'époque.